

Il remercia les citoyens et les zouaves de la splendide fête qu'ils lui donnaient. Il dit qu'il ferait faire un livre d'or de toutes les adresses qu'on lui avait présentées depuis son arrivée en Canada, et qu'il se ferait une gloire de le montrer à qui voudrait le voir, pour prouver que dans la Nouvelle-France on n'avait pas encore oublié le beau style du siècle de Louis XIV.

Le colonel Ouimet porta la santé des zouaves. M. le chevalier LaRocque y répondit.

A la santé de la presse, répondit M. L. O. David, Editeur de "La Tribune," dans les termes suivants :

M. le Président et Messieurs.

J'ai toujours compris que pour parler devant un auditoire distingué et des personnages illustres il fallait être sinon préparé du moins averti, mais puisqu'on insiste, j'essaierai d'exprimer quelques-unes des pensées que cette réunion et la présence au milieu de nous du général de Charette m'inspirent. Permettez-moi, M. le Président, de me tourner vers notre hôte illustre et de lui dire :

" GÉNÉRAL.

" Je suis un de ceux qui ont cru à l'établissement d'une république conservatrice en France, d'une république telle que celle rêvée par M. Thiers. Dans un pays comme le nôtre, il est permis, général, d'avoir des sympathies pour les gouvernements démocratiques qui cherchent à s'établir dans les autres pays.

" Mais dans notre province, général, on est catholique avant tout.

" Or, quand je vis que la république française entraînait dans la voie de l'irréligion et du socialisme, je dis et j'écrivis qu'elle ne durerait pas, qu'elle finirait par une catastrophe et que la France affolée de terreur et baignant dans le sang pourrait bien, un jour, pour se sauver, se jeter dans les bras de celui qui personnifie le plus, après le pape, ce qu'il y a de vrai, de juste, de noble et de grand dans le monde.

" Je veux parler, Général, de M. le comte de Chambord. De plus ayant lu et entendu tout ce qu'on disait de vous, j'ai cru et dit que vous me paraissiez destiné à jouer un beau rôle dans la grande épopée dont le dénouement sera si réjouissant pour les amis de la France et de la religion. Fils de héros, héros vous-même, il me semble impossible que vous ne soyez pas l'un des instruments dont la Providence se servira pour rendre à la France son rang dans le monde et sa position de fille aînée de l'Eglise.

" Nous vous aimons, Général, parce que vous avez aimé les zouaves nos compatriotes, parce que sur le sol lointain de l'Italie, vous avez cherché à adoucir dans leurs âmes les amertumes de l'exil et de l'absence de ce qu'ils aimaient le plus. Nous vous admirons parce que vous êtes comme nous de la vieille France, de la France des Champlain et des Montcalm, des Catholiveau, des Lescure, des Stofflet et des Charette, des Bayard et des Duguesclin, des chevaliers sans peur et sans reproche toujours prêts à verser leur sang pour Dieu et la patrie. Vous êtes taillé à la façon de ces guerriers fameux, vous êtes leur héritier et leur descendant ; vous l'avez prouvé sur les champs de bataille de Mentana, de Castelfidardo, de Loigny et de Patay et vous le prouverez encore.

" Je pourrais ajouter que vous nous faites aimer davantage la France, vous nous faites croire plus sérieusement à sa résurrection. Pauvre France ! Ah ! oui, nous l'aimons, Général, il n'y a point un coin du monde où elle est aimée autant qu'ici. Ses joies sont nos joies, ses douleurs nos douleurs ; nous saignons quand elle saigne et nous triomphons quand elle triomphe. Oh ! si vous saviez comme nous avons souffert lorsque nous l'avons vu abattue, baignant dans son sang, déracinée sous la botte du Prussien ! L'enfant qui voit mourir sa mère ne souffre pas plus. Vous, qui avez tant de cœur, Général, vous comprenez cela.

" Mais les gens qui aiment beaucoup ne désespèrent jamais ; au milieu de notre deuil et de nos larmes un rayon d'espoir

pénétrait dans nos âmes et nous disions : " la France vivra, car le monde et Dieu ont besoin d'elle. " Et ce sont des hommes comme vous, Général, qui la sauveront par l'héroïsme joint à la religion. Comme ses antiques rois les Bourbons, la France expie cruellement ses fautes, mais comme eux elle ressuscite quand Dieu trouve qu'elle a assez souffert.

" Général, vous allez partir pour la France, dites à vos compatriotes que vous avez trouvé ici un million d'hommes, aussi français que les Français eux-mêmes, racontez-leur ce que vous avez vu, afin qu'ils pensent un peu à nous. Nous sommes si heureux quand il nous vient un bon mot, un bon sentiment de la France !

" Général, soyez sûr que lorsque vous serez loin de nous, il n'y aura pas que les zouaves qui penseront à vous, mais un peuple d'un million d'hommes. D'ailleurs tout le monde est zouave ici, depuis le grand père jusqu'au plus petit enfant. Nos mères ont prouvé qu'elles étaient zouaves, comme l'est votre illustre compagne, quand elles ont laissé leurs fils partir pour combattre sous vos ordres. Comptez donc sur nous pour la vie.

" De graves événements se préparent en Europe, de rudes épreuves attendent la France. On vous verra bientôt sous ses drapeaux tenant à la main votre vaillante épée de Castelfidardo. Au milieu du bruit et des dangers des batailles, pensez quelque fois que par de-là les mers un peuple tout entier prie Dieu pour votre conservation et le triomphe de la France.

L'honorable juge Loranger porta la santé des dames. Le zouave Chagnon répondit à cette santé.

— Mon Général, interpella M. de Montigny, vous avez été à Rome depuis la guerre, y avez-vous vu le Pape et dites-nous, si nous y retournions, retrouverions-nous un autre Pie IX ?

— Vous voulez me faire répéter ce que je vous racontais à St. Barthélemy, répondit M. de Charette. Et bien, soit :

Après la guerre les circonstances exigeaient que j'allasse à Rome que je n'avais pas revue depuis que le St. Père nous avait congédiés. J'y arrivai le cœur rempli d'émotions ; après avoir été me prosterner à la confession de St. Pierre et baisé le pied de cette statue du Prince des Apôtres que vous connaissez tous, je me dirigeai du côté du Vatican où tant de fois nous avions contemplé cette noble figure de Pie IX. En montant l'escalier qui conduisait aux appartements du Saint Père, je ne pouvais me défendre d'un sentiment qui me semblait être un remords, d'aller me prosterner aux pieds d'un autre Pape que Pie IX, que j'avais servi pendant vingt ans, et qui nous avait tant aimés. Le salut que fit la sentinelle à mon grade m'apprit que j'étais reconnu, et le camérier s'empressa de me conduire au but de ma visite. Après avoir fait les génuflexions d'usage, je levai la vue avec émotion sur une soutane blanche que je reconnaissais. Un grand vieillard me prit la main et me releva. Aux premières paroles qu'il me dit, je compris que le Pape ne meurt pas.

AU GESU.

Le Général de Charette assista à la messe au Gesù, dimanche le 25.

L'office se fit avec l'éclat des grandes fêtes, à l'occasion de cette visite.

L'autel et le chœur étaient parfaitement décorés. On distinguait parmi les décorations le drapeau des zouaves à Patay, avec la devise : *Cœur de Jésus, sauvez la France.*

Le R. P. Hyacinthe Hudon officiait, et le sermon fut prononcé par le R. P. Hamon, directeur de l'Union Catholique, qui continua sa série d'entretiens sur la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Le sujet prêtait aux allusions, le prédicateur ne manqua pas d'en faire, et à la